

GAGNON, Serge, *Le Québec et ses historiens, de 1840 à 1920 — La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1978, 474 p. Cahiers d'histoire de l'Université Laval, no 23. \$17.50.

Sylvain Simard

Volume 35, Number 1, juin 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303933ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303933ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simard, S. (1981). Review of [GAGNON, Serge, *Le Québec et ses historiens, de 1840 à 1920 — La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1978, 474 p. Cahiers d'histoire de l'Université Laval, no 23. \$17.50.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35(1), 104–106.  
<https://doi.org/10.7202/303933ar>

GAGNON, Serge. *Le Québec et ses historiens, de 1840 à 1920 — La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1978, 474 p. Cahiers d'histoire de l'Université Laval, no 23. \$17.50

Serge Gagnon avait fait connaître ici, en 1971<sup>1</sup>, la thèse relativiste de la connaissance historique. Dans *Le Québec et ses historiens*, il entreprend de broser le portrait de la sociologie de la connaissance historique sur la Nouvelle-France de 1840 à 1920. Étude ambitieuse, celle qui a pour objet «de dégager les rapports d'influence entre la connaissance historique et la société canadienne-française». Cette recherche de l'interaction entre société et connaissance exige non seulement une compréhension des mécanismes supra-individuels qui déterminent les paramètres d'une vision du monde, une bonne interprétation des signes du subjectivisme historique, mais en plus, et ce n'est pas le moins difficile, la mesure de

---

<sup>1</sup> RHAF, 26, 4 (mars 1973): 479-531.

l'influence de cette histoire idéologique sur la définition de l'idéologie dominante. Serge Gagnon l'a très bien compris; si la superstructure idéologique des ouvrages historiques n'échappe pas aux déterminations sociales et économiques des différents producteurs du champ historique, elle contribue aussi, de façon dynamique, à préciser et à alimenter l'idéologie qui elle-même orientera les *a priori* de la connaissance. Comment ne pas applaudir lorsqu'il affirme que, pour être efficace, l'histoire des idéologies doit quitter le facile domaine des idées et se préoccuper des producteurs et consommateurs, reconstituer le réseau de diffusion du discours idéologique.

Après avoir refermé ce livre, séduit par la finesse et l'intelligence heuristique des analyses de Serge Gagnon, on est quelque peu déçu par les limites de la méthode. Nos esprits, habitués à la sécurité, apparente il va sans dire, des méthodes quantitatives, se seraient sans doute sentis rassurés si les sentiers empruntés par le sociologue avaient été balisés par un schéma d'analyse plus structuré. La récurrence sémantique est certes riche d'enseignements linguistiques, mais l'évaluation de la présence de quelques mots clés est tout à fait insuffisante à qui veut circonscrire le champ idéologique. Quant à l'origine sociale des historiens, si les critères retenus ont le mérite d'être simples et facilement opératoires, il faut bien constater qu'ils sont bien minces. La typologie des auteurs tourne court et ne quitte pas le niveau d'une certaine banalité lorsque, par exemple, Gagnon conclut que «dans l'ensemble, les historiens de la Nouvelle-France appartiennent au monde clérico-petit-bourgeois». Mais le problème méthodologique vient surtout de la faiblesse de la mesure de l'impact des publications historiques sur la construction du discours idéologique et surtout de la diffusion de ce discours. Certes, tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'imprimé se heurtent aux difficultés que présentent l'évaluation du nombre d'exemplaires publiés, la reconstitution des réseaux de diffusion et la définition des publics atteints. Mais comment une sociologie de la connaissance peut-elle se satisfaire de quelques estimations impressionnistes?

Cette absence de systématisation des résultats diminue souvent la valeur d'une enquête par ailleurs passionnante. Prenons l'exemple du chapitre consacré aux biographies de héros. Ayant constaté que le phénomène prend naissance après 1880, l'auteur n'offre ni évaluation ni justification précise de ce phénomène. Après avoir étudié pendant plusieurs pages la biographie de *Guillaume Couture* par J.-E. Roy, Gagnon pose les questions importantes: «À qui s'adresse l'ouvrage? Eut-il un rayonnement au-delà de la scène locale?», puis il admet candidement n'en rien savoir!

N'y a-t-il pas quelque naïveté à poser comme seule hypothèse et sans autre forme de démonstration que, si N.-E. Dionne dans ses ouvrages sur Champlain et Cartier n'exprime pas de «réticences vis-à-vis [...] les mutations structurelles de son temps [...], il faut peut-être y voir un reflet de l'absence de changement profond dans la vie sociale et économique de Québec» (p. 151) ou, plus loin, que «la croissance de l'industrie et du prolétariat est ralentie depuis les années 1870 par la chute de la cons-

truction navale et l'activité portuaire de Québec»? La concomitance est un élément de corrélation mais ne saurait être aussi simplement déclarée une cause nécessaire. Parler ailleurs d'honnêteté intellectuelle parce qu'un auteur adopte carrément le point de vue des Jésuites dans ses attaques contre les Récollets est un jugement subjectif ou tout au moins un point de vue peu sociologique. Que l'historiographie pionnière du Canada français soit «un peu l'histoire du clergé et des classes moyennes puisque l'idéologie de ces groupes intermédiaires identifie à son leadership le bien de l'ensemble de la société» relève évidemment plus du truisme que de la découverte historique. Il peut aussi paraître regrettable que l'auteur, tout en étant forcé d'y faire constamment allusion, se soit refusé à mettre en relation l'historiographie française et québécoise sur la Nouvelle-France. Sans tomber dans une «histoire-détective» qui risquerait de maintenir une vision idéaliste de l'histoire, une telle mise en perspective aurait évité la vision rétrécie et incomplète de l'analyse «in vitro».

Mais, il faut le dire, malgré ses limites méthodologiques, l'étude de Serge Gagnon demeure passionnante autant à cause de son à-propos que par l'intelligence de ses analyses. La présentation synthétique des cadres sociaux de la connaissance, «société dominée» et «société en mutation», constitue non seulement un tour de force technique mais se révèle l'une des visions les plus éclairantes de la période. Mais surtout, et c'est la force de ce livre, quel plaisir procure la lecture originale et décapante de tous ces auteurs qu'avec mépris l'historiographie contemporaine a jetés aux poubelles de l'histoire. Le libéralisme et le conservatisme de Sulte y sont parfaitement éclairés et relativisés, l'oeuvre des hagiographes sacrés et civils bien mise en perspective alors que les synthèses générales et les ouvrages spécialisés trouvent toute leur signification fondamentale. Gagnon, critique impitoyable de l'histoire des idées, s'en révèle un maître incontestable. Ce qui ne l'empêche pas, par l'analyse des souscriptions et des fêtes entourant l'érection de monuments aux héros de l'histoire officielle, de mettre en lumière la fonction nettement idéologique de cette historiographie de la Nouvelle-France.

*Département de littérature  
Université d'Ottawa*

SYLVAIN SIMARD